

Niépce / Daguerre

L'invention de la photographie

Pourquoi s'intéresser à Niépce alors qu'il semble que nous sachions tout sur lui. Et effectivement, quelques historiens et de rares scientifiques ont fait le tour de la question. Mais entre leurs travaux, leurs publications savantes, et ce qui a été compris par le grand public : il y a un abîme.

En ce qui me concerne, je m'étais obligatoirement documenté sur cet inventeur afin de comprendre le contexte dans lequel avait évolué un autre inventeur, Louis Ducos du Hauron, sur lequel j'avais travaillé à partir de 2015. J'avais, en quelque sorte révisé mes bases, celles sur l'histoire de la photographie.

En 2016, je m'étais rendu à Chalon-sur-Saône visiter le musée Niépce ainsi que la propriété de Saint-Loup-de-Varennes où avait habité l'inventeur chalonnais. Visite passionnante de ce lieu mythique où avait été prise la première photographie de l'Histoire. À cette occasion, j'avais acheté deux gros volumes (récemment publiés) réunissant tous les courriers connus à ce jour entre Nicéphore, son frère Claude, son fils Isidore... ainsi que tous les papiers concernant la famille. Une véritable mine, à destination des chercheurs... pratiquement pas exploitée. Or, je l'avais laissée de côté... jusqu'à notre second confinement de 2020. N'ayant plus rien à faire, je me suis alors replongé dans ces précieux documents et donc, dans l'histoire complexe de la découverte. Ceci dans l'espoir de faire le point sur certaines affirmations, sur les procédés utilisés, sur les dates, sur les œuvres produites... Que de confusion pour les béotiens que nous sommes.

Mais quel est l'intérêt de vulgariser ce travail de spécialistes ? La démarche est personnelle. Elle me permettra, peut-être, de réunir les pièces essentielles du puzzle, pour clarifier leur étude... et de mettre tout en ordre dans ma tête. Tant mieux si ce travail peut-être utile à quelqu'un d'autre.

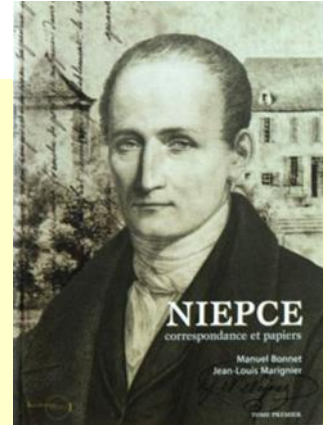
Mais quelle méthode adopter ? Faut-il s'attaquer directement aux énigmes ? Ou suivre sagement la démarche de l'inventeur ? Les innombrables courriers que nous possédons constituent un journal de bord qui nous permettra de reconstituer chronologiquement la quête laborieuse du chercheur.

Je crois cependant qu'une première approche globale du personnage s'impose afin d'appréhender son environnement familial et culturel. À moins que nous commençons par l'histoire de sa redécouverte et de sa réhabilitation par les chercheurs, les historiens, par les instances culturelles nationales ou chalonnaises... Oui ! C'est la meilleure des façons de faire connaissance avec le personnage...

Merci de me faire confiance.

RD

Par René Dreuil
AVANT-PROPOS



En 2004, l'historien Manuel Bonnet (descendant direct de Nicéphore Niépce) ainsi que Jean-Louis Marignier (chercheur au CNRS) ayant analysé et reproduit les divers processus photochimiques de Niépce, ont réuni dans deux volumes de plus de 700 pages chacun, tous les courriers et documents connus concernant la famille Niépce. Cette énorme base de données (un millier de documents) a constitué l'essentiel de nos sources. Merci à eux.



Tout a commencé, il y a quelques années, par la visite de la propriété de Saint-Loup de Varennes. Visite passionnante sur les lieux mêmes de l'invention de la photographie.



Sur les bords de la Saône : Chalon. Avec, en partie caché, à droite, le fameux musée Niépce, et à gauche, l'emplacement de la statue de l'inventeur.

Les diverses illustrations de cet historique sont tirées de l'ouvrage « NIEPCE... » déjà cité, de « L'histoire de la photographie » de Lécuyer, de l'Internet et des photographies prises lors des visites de René Dreuil à Chalon.

Niépce : la réhabilitation

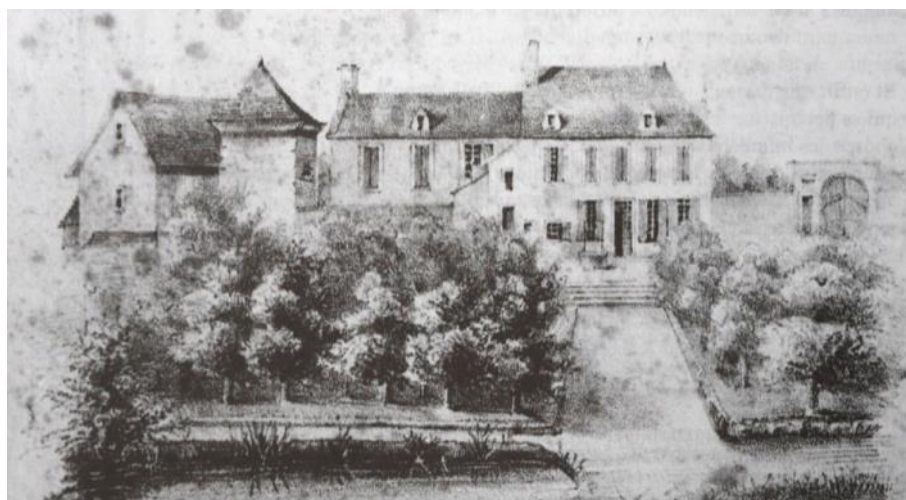
Joseph Nicéphore Niépce (1756-1833) est reconnu dans le monde entier comme l'inventeur de la photographie. C'est aujourd'hui une évidence que personne ne remet en question. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Nous savons que Niépce s'était associé sur le tard au Parisien Daguerre et que celui-ci avait passablement occulté les mérites de l'inventeur chalonnais. Au point que l'on considérait que la photographie était née en 1839 avec le Dagueréotype.

Dès cette date, le fils de Nicéphore, Isidore Niépce, ainsi que le cousin réputé qu'était Niépce de Saint-Victor, travaillèrent à sa réhabilitation posthume. En août 1841, Isidore envoya à l'Académie royale des Sciences une brochure intitulée « Historique de la découverte improprement nommée Dagueréotype ». Elle ne fut pas appréciée par son président, François Arago, passablement mis en cause.

Vers 1860, un certain Chevrier (adjoint au maire de Chalon), visitant à Lux une ancienne propriété d'Isidore Niépce, découvrit un lot important d'appareils et d'instruments de chimie qui avaient servis, aux dires d'Isidore, aux expériences de Nicéphore. Ils regagnèrent aussi tôt le musée de la ville, le musée Denon. Puis un archiviste de Chalon, Victor Fouque, entreprit de rassembler des documents inédits et sortit, en 1867, un ouvrage intitulé « La Vérité sur l'invention de la photographie... ». La ville de Chalon comprit alors l'importance du personnage. Elle se mit en rapport avec la Société française de Photographie, qui lança une souscription afin d'ériger une statue en l'honneur de l'enfant du pays. Cette statue fut inaugurée en juin 1885 et, dans son discours, Alphonse Davane (au nom de la SFP) souligna l'antériorité des recherches de Niépce sur celles de Daguerre. Tout cela fut confirmé quelques décennies plus tard par l'historien G. Potonniée.

En 1933, la municipalité chalonnaise fit bâtir un imposant monument commémoratif à Saint-Loup-de-Varenes. Le musée de la ville (musée Denon) rassembla et conserva tous les documents et appareils découverts, mais il fallut attendre 1972 pour voir ouvrir le musée Niépce que nous connaissons (labellisé Musée de France).

Il faut savoir que le lieu de résidence principale de Nicéphore, là où il mena l'essentiel de ses recherches, était situé à sept kilomètres de Chalon, dans la propriété du domaine du Gras à Saint-Loup-de-Varenes. En 1999, Jean-Louis Marignier (chercheur au CNRS) et Pierre-Yves Mahé (fondateur de l'école de photographie Speos à Paris) décident de retrouver les lieux exacts où a travaillé Nicéphore, les techniques utilisées et de refaire l'image historique... pour comprendre. À cette date, peu de gens avaient pénétré dans l'atelier de Niépce depuis sa mort. Mahé (et son école Speos) s'associa aux propriétaires pour créer la société Maison Nicéphore Niépce... et l'ouvrir au public en 2003. Parallèlement, un gros travail de recensement, de récupération et d'étude de documents concernant la famille avait été entrepris. À l'origine de ce chantier, deux descendants : Janine Niépce (photographe), Manuel Bonnet (chercheur infatigable) qui associé à Marignier publièrent deux gros volumes intitulés « NIEPCE, correspondance et papiers ». Une mine de renseignements pour les chercheurs dans laquelle nous avons abondamment puisé.



En 1885, la ville de Chalon inaugurait ce monument dédié à son inventeur.



Le musée Nicéphore Niépce de Chalon est, depuis les années 70, le musée de référence de l'invention de la photographie... il avait récupéré le fonds du musée Denon (ci-dessous).



À Saint-Loup-de-Varenes, une équipe de passionnés, d'historiens et de scientifiques ont restauré et ouvert au public la propriété de Gras (ci-contre) où vécut Nicéphore. Les chimistes ci-dessous ont également testé ses procédés.



En quelques lignes

Nicéphore Niépce (1765-1833)

Chalon-sur-Saône : une famille bourgeoise aisée

Joseph Niépce est né à Chalon-sur-Saône le 7 mars 1765 (donc sous le règne de Louis XV). Nous avons bien dit Joseph, car il ne se choisira le prénom de Nicéphore qu'une vingtaine d'années plus tard. Il est le troisième enfant d'une riche famille chalonnaise (Claudine née le 12-01-1762 ; Claude né le 10-10-63...) Son père est avocat à la Cour et conseiller du Roi.

Nicéphore poursuit des études aux collèges des Oratoriens à Chalon, Anger et Troyes qui le destinent à une carrière ecclésiastique ; mais il n'a pas la vocation et il renonce à la prêtrise. Il choisit plutôt, en 1792, de s'engager dans l'armée révolutionnaire (où il côtoiera Bonaparte à l'état-major de l'armée d'Italie). Puis il s'installe à Nice, où il épouse Agnès Romero en août 94... et se fait réformer (?). Ils ont un enfant (né le 3 avril 1795) baptisé Isidore. Un second enfant naîtra en 1798, curieusement en Sardaigne (séjour forcé à Cagliari et époque troublée à laquelle fait allusion les papiers de la famille).

Enfin, en 1801, Nicéphore rentre à Chalon, retrouve sa famille et prend en charge la gestion de ses diverses propriétés (exploitations agricoles et vignobles) dont la plus importante est celle du Gras à Saint-Loup-de-Vareennes.

Deux frères : un duo d'inventeurs

Nicéphore et Claude ont une passion commune pour les sciences et ils vont consacrer, durant toute leur vie, les ressources de la famille à mettre au point diverses inventions. Dès 1795 (à Nice ou à Cagliari) ils émettent des idées sur un procédé photographique et surtout sur un moteur à explosion (nous sommes juste au début des machines à vapeur). Nous apprenons dans un courrier de Nicéphore de juillet 1803 (son frère Claude se trouvant à Lyon) que la machine ainsi que le petit bateau qu'elle doit propulser sont terminés, mais qu'il faut déjà apporter des modifications sur l'injection du mélange explosif ou remettre en cause l'usage du lycopode (poudre végétale inflammable). Leur moteur est appelé pyrèlophore et il occupera les deux frères pendant de nombreuses années. Il est présenté à l'Institut de France et fait grand bruit dans le Journal de l'Empire. Il est breveté en 1807, mais jamais les Niépce ne purent le commercialiser. Pourtant, Claude n'aura de cesse de l'améliorer et d'essayer de le vendre...à Paris, puis en Angleterre où il ira habiter. Il y laissera la santé.

C'est la séparation des deux frères qui nous vaudra la multitude de courriers échangés entre eux. Ils nous renseignent, au jour le jour, sur l'avancée de leurs recherches... notamment celles concernant la photographie.

Mais il faut savoir qu'ils aborderont également des études aussi disparates que celles sur « la machine de Marly » (1809, pour remonter les eaux qui alimentent le château de Versailles), sur la teinture au pastel (1813) ou le sucre de betterave... Toutes ces recherches passionnées mettront à mal la santé financière de la famille qui devra vendre des domaines ou prendre des emprunts... Enfin, Claude se fourvoiera durant des années, en Angleterre, dans une quête du « mouvement perpétuel ». Très inquiet, Nicéphore fera le voyage pour lui rendre visite... et se rendre compte qu'il est devenu complètement fou.

Grâce à leurs échanges, nous pouvons, aujourd'hui, revivre leur aventure.

Une vue de Chalon-sur-Saône à l'époque de Nicéphore Niépce.



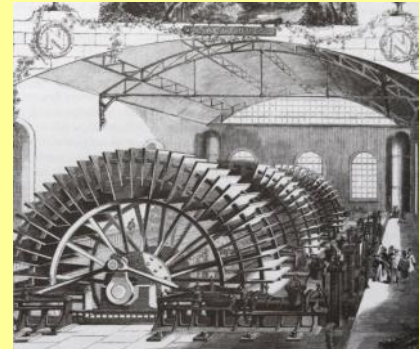
Nicéphore (jeune) ainsi qu'un portrait supposé de son frère Claude.



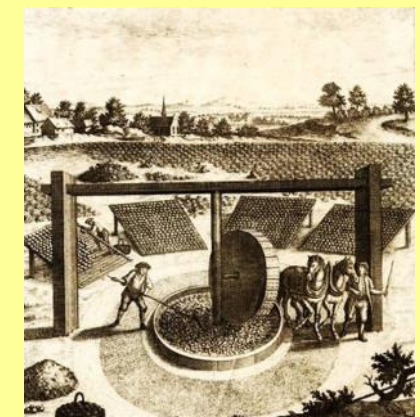
L'Institut de l'Oratoire à Paris.



Reconstitution du pyrèlophore, visible dans la Maison Nicéphore Niépce.



La machine de Marly comme (ci-dessous) la culture du pastel ont mobilisé l'énergie des deux inventeurs.



1816-1829

Les recherches héliographiques De Nicéphore Niépce

Vu la somme de documents contenus dans l'ouvrage de Manuel Bonnet et de Jean-Louis Marignier, nous aurions pu nous intéresser et vous raconter plusieurs histoires.

1. Celle de la famille Niépce, en premier lieu, et celle de personnages qui ont tenu d'importantes fonctions et vécu de profonds bouleversements. Ils ont connu la royauté, la Révolution et ses divers régimes jusqu'au premier Empire, les Restaurations, la seconde République et le second Empire... Cette histoire est passionnante mais ce n'est pas notre sujet.
2. L'histoire curieuse et malheureuse de Claude, le frère aîné, qui a d'abord travaillé avec Nicéphore sur un moteur à explosion bien réel, avant de poursuivre des rêves chimériques sur le « mouvement perpétuel ».
3. Mais nous nous bornerons à suivre le fil de l'invention de la photographie. Une histoire complexe qui va nous réserver des surprises. Nicéphore a atteint la cinquantaine et ses recherches héliographiques vont être son obsession jusqu'à la fin de sa vie. Recherches débutées aux côtés de son frère Claude, puis achevées avec son associé Daguerre... et vaguement poursuivies par son fils Isidore.

En 1816, Claude et Nicéphore Niépce sont obligés de se séparer

Nous savons que, dès 1795, les frères Niépce émettent des idées sur la capture d'images grâce à la chambre noire. Nicéphore s'intéresse aussi aux processus de gravure en recherchant des formules de vernis protecteur pour la morsure à l'acide. Il pratique aussi une forme de lithographie très personnelle et découvre pour cela, dans les environs, les pierres calcaires adéquates. Son fils, Isidore, qui a un bon coup de crayon, l'assiste dans ses gravures... avant qu'il ne soit obligé de quitter la maison familiale de Chalon, pour raisons professionnelles.

Son frère Claude s'expatrie également et s'installe tout d'abord à Paris, en mars 1816, pour tenter de commercialiser l'invention sur laquelle ils ont tous deux travaillé : le fameux pyrèlophore (breveté en 1807). C'est donc grâce à cette séparation et aux très nombreux courriers de Nicéphore à son frère Claude ou à son fils Isidore que nous allons être tenus au courant de l'avancée des recherches.

Nous laisserons de côté celles poursuivies par Claude sur leur moteur à explosion pour nous concentrer sur celles de Nicéphore : d'une part sur les procédés de gravure qui vont l'amener à inventer la photogravure, et d'autre part sur les processus photochimiques qui lui permettront d'obtenir une héliographie directe à la chambre noire – ce qu'il appelle un point de vue, et ce que nous nommons une photographie.

Le premier essai photographique date de 1816, mais l'image est éphémère, elle n'a pu être fixée

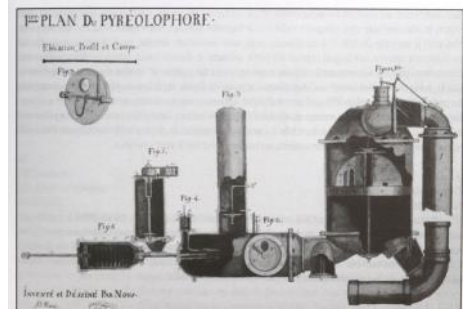
Dans les lettres d'avril et de mai 1816, nous apprenons que Nicéphore se bricole une chambre obscure de petites dimensions qui s'adapte aux lentilles qu'il possède. Et il raconte son expérience : « Je plaçai l'appareil dans la chambre où je travaille ; en face de la volière (le fameux pigeonnier) et les croisées bien ouvertes ». Il obtint ainsi, sur un papier enduit de chlorure d'argent (on l'apprendra dans des lettres ultérieures) la première image photographique négative... qu'il ne sut ni fixer, ni inverser. Mais « la possibilité de peindre de cette manière me paraît à peu près démontrée » dit-il.

Le 19 mai 1816, nous apprenons qu'il possède désormais trois chambres de diverses dimensions et qu'il expédie à Claude ses derniers essais (qu'il nomme gravure, ce qui est incorrect, et qu'il nommera plus tard rétine ou épreuve), essais à conserver à l'abri de la lumière... et encore, sans garantie.

Le 28 mai 1816 : de nouvelles épreuves... plus nettes car il vient de découvrir les vertus du diaphragme. « L'effet serait bien plus frappant.../... si l'ordre des ombres et des jours pouvait être interverti ; c'est là ce dont je vais m'occuper avant de tâcher de fixer les couleurs » (il faut entendre les nuances de gris). Il envisage donc le procédé négatif/positif que Talbot mettra au point, 23 ans plus tard.



Dès le début, Nicéphore expérimente divers procédés de gravure dont certains très personnels. Mais de cette époque, aucun essai n'est parvenu jusqu'à nous.



Le pyrèlophore sera breveté en 1807, mais jamais les frères Niépce ne pourront l'exploiter industriellement.



En 1816, Nicéphore prendra une vue de la fenêtre de sa chambre (évocation du musée Niépce). Ci-dessous, l'expérience a été retentée par J.L. Marignier.



Héliographie directe ou photogravure ? Les deux voies sont explorées

Le 2 juin 1816, il avoue « avoir essayé de graver sur le métal.../... mais n'a rien obtenu de satisfaisant ». Il comptait sur la dégradation de l'acide par la lumière afin d'obtenir ainsi un moyen de « multiplier les épreuves et les avoir inaltérables ». Voilà donc exposé, d'entrée, les deux grands principes sur lesquels il va travailler : 1 – la photographie directe (au chlorure d'argent ou autre produit sensible), 2 – la photogravure afin d'imprimer en nombre les images obtenues.

Nicéphore expérimente alors en tous sens. Il se dit que si la lumière fait noircir le chlorure d'argent, il doit bien exister, à l'inverse un produit de teinte sombre qui se décolorerait à la lumière et donnerait ainsi directement une image positive. Et il n'a pas tort ; ce principe sera expérimenté beaucoup plus tard avec la photo-couleur. Il n'a pas tort, mais les essais qu'il fait avec le muriate de fer ne sont pas concluants. Attention ! Certains auteurs ont annoncé que le bitume de Judée blanchissait à la lumière et c'est faux : il ne fait que durcir.

Côté gravure, il remplace curieusement le métal par une pierre calcaire qui, elle aussi, est dégradée par l'acide. Ne confondons pas : il ne s'agit absolument pas d'un procédé lithographique classique (même si Nicéphore le nomme ainsi). Pour l'instant, il n'est pas opérationnel. Il le reprendra plus tard et aura quelques résultats.

Un courrier du 19 novembre 1816 nous confirme bien que son fils Isidore excelle dans le dessin et le gravage des pierres lithographiques. Mais qui donc a eu l'idée de cette technique originale ? Quel en était l'avantage par rapport à la gravure sur cuivre ? Et comment procédaient-ils aux tirages ? Mystère ! Mais apparemment, ça fonctionne.

Une exploration... tous azimuts

Début 1817, le bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie annonce que M. Niépce de Chalon a découvert une carrière de pierre lithographique – en France.

Le 20 avril 1817, Nicéphore explique qu'il expérimente de nouvelles substances révélées par diverses publications : la résine de gaïac qui passe du jaune au vert à la lumière, ainsi qu'une solution de phosphore qui évolue du jaune clair vers le rouge pour finir noirâtre. Mais ce qui l'intéresse surtout, c'est la variation de solubilité de ces produits : une propriété dans laquelle il pressent que se trouve la solution du problème.

Nous avons compris qu'il avait fait entrer dans sa chambre noire divers supports, du papier, du métal, mais aussi de la pierre lithographique (confirmation dans la lettre du 7 juin). Pierre à présent recouverte d'un vernis au phosphore dont l'acidité est dégradée par l'action de la lumière. Sur les ombres donc, l'acidité creuse davantage la pierre que sur les parties éclairées. Bravo ! Mais de là à pouvoir graver une image avec toutes les nuances de gris ? On peut toujours rêver.

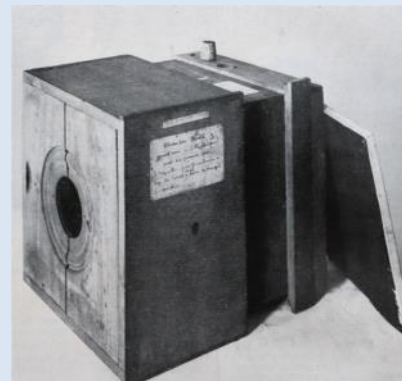
De part et d'autre de la Manche : un Français parle à un autre...

Silence radio pendant presque un an. Claude Niépce est parti en Angleterre dans l'espoir de commercialiser l'invention du pyrèlophore et il écrit de Londres à Nicéphore, le 9 juin 1818, pour lui dire d'être prudent dans ses missives car elles peuvent être décachetées. Le petit frère écoute et il est même très énigmatique lorsqu'il parle (le 27 septembre) de « substance animale » et de « l'agent en question ». Le temps passe et le mystère demeure. Quel est donc ce « vernis obscur » dont il parle à plusieurs occasions en 1820 ? Ne serait-ce pas le bitume de Judée ?

Nous arrivons enfin au 19 juillet 1822 lorsque Claude, toujours de manière ambiguë, se félicite « qu'une expérience aussi belle et intéressante pour toi et pour la science ait pu avoir un résultat complet et définitif ». Cette réussite sera démentie ultérieurement par Nicéphore en personne, mais certains historiens (comme Potonnière) y ont vu la preuve de l'invention de la photographie à cette date. Date que l'on retrouve gravée – 1822 – sur le monument de Saint-Loup.



Édification du monument de Saint-Loup-de-Varennes en 1933.



Les héliographies directes (ou « points de vue ») seront réalisées avec ce type De chambre ; les gravures, au châssis-presse... mais toujours grâce au soleil.

Le bitume de Judée : un carburant, mais pas encore un produit photosensible

Au cours du second semestre 1816, les échanges épistolaires concernent avant tout la mise au point du pyrèlophore et la recherche du meilleur carburant qui soit.

C'est ainsi qu'en janvier 1817, Nicéphore se procure de l'asphalte solide... connu sous le nom de bitume de Judée. Réduit en poudre et mélangé à du charbon de pierre, « ce mélange, projeté sur une chandelle allumée, s'enflamme en détonant... » Voici donc ce fameux bitume introduit dans la propriété de Saint-Loup... mais pour un usage tout autre que celui qui nous intéresse.

Notre chercheur doit savoir que ce bitume est utilisé en peinture comme pigment. Il obtiendra plus tard un vernis visqueux en dissolvant cette poudre dans l'essence de lavande. Mais comment a-t-il compris que ce vernis pouvait durcir lorsqu'il était exposé à la lumière et devenir insoluble dans cette même essence de lavande ? Nous n'en savons rien !



Durant des années, Nicéphore s'est dit mécontent de ses essais de gravures. En voici une, conservée au musée de Chalon.

1816 ? 1822 ? 1824 ? 1827 ? ...

Quelle est la bonne date pour l'invention de la photographie ?

Les termes de la lettre du 16 septembre 1824 ont souvent été repris par les historiens car ils y ont vu l'annonce de la découverte. En effet, Nicéphore nous dit : « ... je suis parvenu à obtenir un point de vue tel que je pouvais le désirer... Ce point de vue a été pris de ta chambre du côté du Gras ; et je me suis servi à cet effet de ma plus grande chambre obscure et de ma plus grande pierre. L'image des objets s'y trouve représentée avec une netteté, une fidélité étonnante, jusque dans ses moindres détails, et avec leurs nuances les plus délicates. » Il précise ensuite « qu'on ne peut bien juger de l'effet qu'en regardant la pierre obliquement » car il s'agit uniquement des brillances du vernis bitumeux censé protéger la pierre lors de la morsure à l'acide.

Dans la lettre suivante, Nicéphore se dira très déçu par les gravures qu'il en a obtenues. Finira-t-il par renoncer, d'abord à la pierre, puis à toute gravure de ses points de vue ? Toujours est-il qu'il privilégiera la gravure (et sur cuivre) pour les dessins au trait. Mais c'est peut-être à ce moment là qu'il décide d'exploiter cette image unique offerte par le bitume... sur d'autres supports, étain ou verre.

1825 : mise au point de la photogravure

Le 8 octobre 1824, Nicéphore confirme ses « incertitudes » à propos de la gravure sur pierre à l'acide. De son côté, Claude est aux prises, lui aussi, avec de sérieux contre-temps et de graves problèmes financiers. On comprend, dans ses réponses, qu'il refuse de voir la réalité en face : autant son pyrèolophore que les recherches héliographiques de Nicéphore ne peuvent leur apporter le crédit (et les crédits) qu'ils ont besoin. Pourtant, les deux frères s'acharnent obstinément et l'on apprend (le 7 août 1825) que Nicéphore travaille « exclusivement » sur plaque de cuivre. « Je grave sur cuivre dans ce moment un cheval avec son conducteur et un point de vue pris de la chambre où je travaille ».

Il ne précise pas, mais le « petit cheval » est vraisemblablement réalisé par contact, alors que le point de vue, bien sûr, est fait à la chambre. Nous pouvons juger de la réussite du « petit cheval » puisque Isidore en avait sauvé un exemplaire qui vient de réapparaître sur le marché des collectionneurs. Par contre, aucun de ces points de vue gravés n'est parvenu jusqu'à nous.

Cependant, Nicéphore nous explique que, pour obtenir le dégradé des gris, il procédait par étape en alternant un dépouillement progressif et une succession de morsures à l'acide.



Voici le « petit cheval » dont parle Nicéphore... miraculeusement retrouvé.
Il s'agirait donc de la première photogravure de l'Histoire.

Nous apprenons aussi que c'est en 1825 qu'ont lieu les premiers contacts avec l'opticien Vincent Chevalier... qui ne comprend pas trop l'usage que Nicéphore souhaite faire de ses appareils.

Le 26 mai 1826 dans une lettre à son fils Isidore, Nicéphore utilise pour la première fois le terme de « travaux héliographiques » en précisant qu'il préfère à présent les « planches d'étain » qui conviennent mieux à ses points de vue d'après nature (à la chambre) car plus blanc et réfléchissant mieux la lumière.

Le 5 novembre 1826, vu le mauvais temps et le peu de lumière, il dit « ... je ne puis guère me flatter de faire de nouveaux essais sur les points de vue, et je vois qu'il faudra me borner à copier des gravures d'après mon procédé ordinaire... » (donc par contact). Ordinaire mais très satisfaisant puisque nous connaissons, de cette époque, la gravure du « Cardinal d'Amboise ».



À quoi ressemblaient les premières images reflétées par le bitume sur la pierre ? Ce qui est sûr : c'était le point de vue que nous connaissons, pris de la fenêtre de cette chambre.



La photolithographie sera reprise en 1855 par Poitevin.

Nous venons de voir que Nicéphore renonce à la pierre lithographique. Mais pourquoi s'est-il entêté à la graver à l'acide ? Il lui suffisait de pratiquer tout bêtement de la lithographie (introduite en France en 1806) en utilisant un vernis photosensible. Mais il aurait fallu pour cela qu'il inversât tout d'abord son cliché. Il aurait pu ainsi encrer les traits de son dessin et reporter l'image sur le papier. Il est à remarquer que la photolithographie n'est valable que pour les dessins au trait. Mais peut-être que son vernis au bitume ne retenait pas l'encre.

Le cardinal d'Amboise, gravé en 1826 sur planche d'étain, mais tiré en 1827 par le graveur Lemaître.



Mise au point de la photogravure (suite)

En janvier 1827, Nicéphore Niépce entre en contact avec le graveur Lemaître. Le 2 février, il lui demandera des conseils mais aussi des renseignements sur un certain Daguerre qui l'avait contacté l'an passé et auquel il n'avait répondu que d'une manière très évasive, mais qui, aujourd'hui le relançait en lui demandant une épreuve de ses travaux. Très suspicieux sur ce personnage, il avait envie de rompre toute relation. Ce que Lemaître approuva.

L'imprimeur se livra ensuite (7 février) à une étude très technique des gravures de Niépce et proposa ses services pour les améliorer. Il reconnut : *« J'attends beaucoup de vos essais d'après nature, cette découverte m'a semblé extraordinaire... »*

Puis, au cours des échanges cordiaux (et parfois obséquieux) qu'il eurent, nous trouvons :

1. Que Nicéphore n'a pas renoncé au cuivre pour les gravures... mais comme il lui restait des plaques d'étain...
2. Qu'il envisage de reproduire les dessins, non par contact mais en les photographiant.
3. Et il avoue que *« s'il fallait renoncer à l'avantage de multiplier les épreuves par les moyens de la gravure, on aurait du moins celui de se procurer une copie exacte de la nature par ce même procédé. »*

Ne nous annonce-t-il pas là ce qui sera considéré comme étant ses premières photographies ? C'est à dire une image grise du vernis au bitume de Judée (partiellement dépouillé dans les basses lumières) et qui peut apparaître en négatif ou en positif selon ce que reflète le support.

Rencontre de Daguerre à Paris...

... puis Londres : quatre mois au chevet de son frère Claude

Malheureusement, son frère Claude, qui vit à Londres depuis dix ans déjà (poursuivant ses travaux sur le pyrèlophore ainsi qu'un rêve chimérique sur le mouvement perpétuel) est à cent lieues de se réjouir de ce succès puisqu'il indique (dans une lettre du 2 août 1827) que *« sa santé est tellement dérangée et ses souffrances si pénibles... »* que Nicéphore et son épouse décident sur le champ de faire le voyage. Mais ils durent faire étape à Paris pour attendre les passeports.

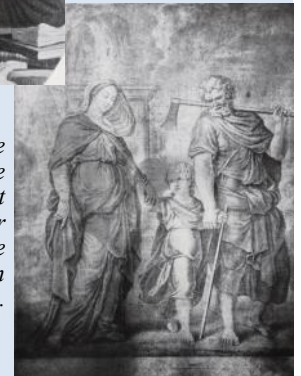
Nicéphore en profitera pour rencontrer Daguerre et visiter son Diorama. Il se dira émerveillé (lettre des 2-4 sept 27 à Isidore) par les travaux de son jeune collègue qui est parvenu à fixer sur sa substance chimique quelques-uns des rayons colorés du prisme. Mais tout ceci est très aléatoire et n'est visible que dans le noir. En fait, Daguerre ne fait que projeter l'image donnée par l'objectif sur une poudre phosphorescente. L'image reste donc faiblement lumineuse quelques instants avant de se dissiper. Inexploitable !



Le graveur Lemaître, l'opticien Chevalier, firent le lien avec Daguerre.



Cette gravure de « La Sainte Famille » fut offerte par Niépce à Daguerre, en 1827.



Louis-Jacques-Mandé Daguerre. (Lithographie de 1837)



Le Diorama, créé par Daguerre en 1822 à Paris, à proximité de l'actuelle place de la République. Il fut détruit en 1839 par un incendie. Daguerre habitait une maison mitoyenne de cinq étages.

Londres : au chevet du frère Claude... (suite)

Monsieur et madame Niépce firent enfin leur voyage (en sept-oct 1827) et trouvèrent à s'installer à Kew, dans un quartier de Londres proche de Hammersmith où résidait le frère. Ils constatèrent alors que Claude était au plus mal, l'esprit perdu, atteint d'une sorte de délire des grandeurs. Ils resteront quatre mois à Londres et ne rentreront en France qu'en janvier 1828.

Au cours des mois d'octobre et de Novembre, Nicéphore profita de l'occasion pour entreprendre de nombreuses démarches afin de présenter son invention de l'héliographie à diverses personnes compétentes du monde scientifique (ou artistique) et influentes auprès du trône d'Angleterre. Il les fit avec, à l'appui, divers descriptifs détaillés sur ses méthodes ainsi que des exemplaires des épreuves obtenues. C'est l'une d'entre-elles qui sera sauvegardée et retrouvée et qui constitue aujourd'hui l'unique preuve et épreuve témoin de l'invention.

Enfin, le 5 novembre, Nicéphore écrivit à son fils pour l'informer de l'état de son oncle (atteint d'une hydropisie incurable). « *Ce qui peut seul adoucir nos peines, c'est de voir que mon pauvre frère s'inquiète peu de son état, et que d'agréables illusions ont encore sur lui, tout l'ascendant de la vérité. Puisse-t-il les conserver jusqu'à la fin ! Ce n'est pas de cette année seulement qu'il est malade ; il l'était, à ce qu'il nous dit, depuis cinq à six ans : et nous l'ignorions ! Nous ignorions aussi que la grande nouvelle et la réussite du mouvement perpétuel n'étaient que des révélations, que de vains prestiges d'une imagination délirante. Il faut prendre là-dessus notre parti : le mal est sans remède ; car je ne vois pas qu'il soit possible d'utiliser.../... A l'égard du pyrèolophore et de la machine hydraulique, je ne sais pas ce que nous pourrons en faire ; notre intention n'étant pas de hasarder la moindre dépense pour ces deux objets. »*

On comprend que les recherches folles de Claude ont mis à mal les finances familiales. Il a fallu faire des emprunts et vendre des biens... et il serait temps, à présent, que les découvertes — bien réelles — sur l'héliographie commencent à récompenser l'investissement qu'elles ont nécessité.



À gauche, l'image d'origine sur plaque d'étain et ci-dessus, l'image renforcée que nous connaissons obtenue par Gernsheim.

Diverses tentatives pour « vendre » l'héliographie

En fin d'année 1827, Nicéphore établit de nombreux contacts avec des membres éminents de la Société Royale d'Angleterre ou de la Société des Arts. Il rédige plusieurs notices sur « *la manière de fixer l'image des objets par l'action de la lumière et la reproduction par l'impression, à l'aide des procédés connus de la gravure* ». Il fournit à l'appui plusieurs exemplaires de ses réalisations... mais sans jamais livrer le secret de ses préparations.

Alors... il verra du beau monde, notamment le baron d'Home, le docteur Wollaston, le célèbre physicien Thomas Young, se liera d'amitié avec Bauer de la Société Royale... on le baladera poliment ; un certain Ackermann (publiciste et industriel) lui proposera d'acheter l'héliographie, mais « *à vil prix* »... et Nicéphore en sera profondément affecté.

D'un autre côté, son frère n'a pas quitté le lit depuis trois mois, il n'a que de rares instants de lucidité ; et souvent, personne ne peut l'approcher, pas même son médecin. Donc, n'y pouvant rien, Nicéphore et son épouse décident de rentrer (lettre du 24 janvier à Isidore). Rentrer et se remettre au travail.

Aucune certitude sur les dates, mais nous pensons que le retour sur Paris s'effectuera sur les premiers jours de février, que Claude décédera le 5 février... mais que la famille sera discrète sur cette nouvelle qui aurait pu gêner la négociation de leurs dettes à Chalons... qu'ils retrouveront après avoir passé quelques jours à Paris, à voir Daguerre, Lemaître, et à faire des achats.

Nous savons que le 22 février sera mis aux enchères le fermage du domaine du Gras, que Nicéphore empruntera en mai de fortes sommes d'argent, et qu'en juin il donnera pouvoir à son fils Isidore de vendre les domaines de Colombey et de Jambes. À la suite de quoi, celui-ci et son épouse Eugénie, achèteront la propriété de Lux, près de Chalons.

La seule et unique épreuve sauvée se trouve aux États-Unis

Nicéphore n'a pas été très prévoyant et n'a guère travaillé à sa notoriété. L'aurait-il fait sur le tard ? Nous n'en savons rien. Il mourra prématurément... et c'est peut-être l'explication. Car il est invraisemblable qu'il n'ait conservé aucune trace de ses très nombreux essais... ses héliographies réussies ou ses gravures.

Beaucoup de choses ont sûrement été détruites lors du démantèlement de la vaste propriété du Gras et nous savons que ce qui a été sauvé correspond à divers cadeaux effectués par Nicéphore ou Isidore à leur entourage. Premier exemple : la fameux « point de vue pris d'une fenêtre » conservé par le musée d'Austin au Texas.

Nous avons vu que lors de son séjour en Angleterre, Nicéphore avait fait venir diverses réalisations (essais sur étain et gravures) pour les montrer aux autorités scientifiques qu'il avait contactées. Purement à perte mais qu'importe : il en avait fait don aux amis qui l'avaient soutenu.

Plus d'un siècle plus tard, un photographe et collectionneur éclairé d'origine autrichienne (Helmut Gernsheim) chercha à retrouver ces plaques laissées en Angleterre. Il en trouva la trace chez un des propriétaires (famille Pritchard). Mais « *elle a été prêtée pour une exposition, et on ne nous l'a jamais rendue* » lui dit-on. Trois ans plus tard elle est retrouvée dans une malle ; elle y avait été oubliée depuis 1917.

On dirait un miroir, l'image est à peine visible. « *Vous voulez ce truc-là ? Il est à vous !* » Le collectionneur fait affaire et c'est lui qui reproduira cette image et la renforcera ; c'est celle que nous connaissons. Dans les années 60, Gernsheim vend sa collection. C'est le centre de conservation d'Austin qui l'emporte. Elle y est précieusement conservée... mais pas aux yeux du grand public.

C'est sur cette fameuse photo (entre-autres) que Jean-Louis Mari-gnier (scientifique passionné) a reproduit les gestes de Niépce, grâce à sa « notice sur l'héliographie ». Comme lui, il a essayé de très nombreux produits et surtout le fameux bitume de Judée. Mais il a compris deux choses : comme Niépce, il a fallu qu'il pose plusieurs jours en plein soleil ; et d'autre part, il s'est rendu compte que la fenêtre (d'où la vue avait été prise) avait été déplacée. Aujourd'hui, après restauration, elle a retrouvé son emplacement d'origine.

1829-1839

L'association Niépce / Daguerre

Le physautotype — le daguerréotype

Tout d'abord méfiant vis-à-vis de ce Daguerre, lequel, très sûr de lui avait tenté, dit-il « de lui tirer les vers du nez », Nicéphore fut rapidement séduit par ce personnage, jeune et dynamique, artiste et sportif à la fois, bien introduit auprès des gens de lettres ou de théâtre, des peintres et de tous ceux qui font l'actualité... Il a vu en lui un travailleur acharné, qui avait le sens du commerce et de la publicité.

Il a sûrement pensé que ce sang neuf ne pouvait être que bénéfique pour faire aboutir les recherches d'un homme ayant dépassé la soixantaine et qui éprouvait de grosses difficultés à les promouvoir. L'association qu'il allait proposer à Daguerre était pleinement justifiée.

De son côté, le peintre du Diorama n'avait probablement rien inventé du tout. Il s'était toujours montré fuyant et ambigu en parlant de ses recherches... et nous pensons qu'il bluffait lorsqu'il les comparait à celles de Niépce. Mais il allait brillamment se rattraper. C'est ce que nous allons voir.

1829 : un traité sur l'héliographie et un contrat d'association avec Daguerre

Nicéphore s'est remis au travail et fort des nouvelles optiques fournies par Chevalier, il déclare le 20 août 1828 au graveur Lemaître : « Mon unique objet devrait être de copier la nature avec la plus grande fidélité, c'est à quoi je m'attache exclusivement, car ce n'est que lorsque j'y serai parvenu () que je pourrai m'occuper sérieusement des différents modes d'application... ». Il veut parler des gravures à l'acide pour lesquelles Lemaître avait offert ses services.

Début 1829, il commande de nouvelles optiques à Vincent et Charles Chevalier (livrées en avril). Il leur demande de polir au mieux des plaques d'argent et se procure aussi une douzaine de verres à gravure, sans défauts.

À partir de septembre 1829, Nicéphore jette les bases de son ouvrage sur l'héliographie, puis il reprend contact avec Daguerre et lui envoie même une héliographie sur argent plaqué traité aux vapeurs d'iode pour noircir le métal dans les zones correspondant aux noirs de l'image. Daguerre lui retourne (12 octobre 1829) une analyse critique assez sévère... alors qu'il s'imaginait avoir affaire à de la gravure. On se perd un peu dans les explications techniques données alors par Nicéphore (le 23 octobre) mais ce qui est à retenir, c'est ce qu'il avait déjà dit à Paris : « Je vous propose, Monsieur, de coopérer avec moi, au perfectionnement de mes procédés héliographiques... / ... Comme il ne s'agit point encore d'exploiter cette découverte, ma proposition n'aurait, pour le moment d'autre objet que des recherches et des expériences faites respectivement dans le but commun d'une complète réussite... » Et il conclut avec le souhait d'y adjoindre le graveur Lemaître.

Approbatrice rapide, tant de Daguerre que de Lemaître, tous deux d'accord sur le fait qu'il valait mieux se concentrer sur l'amélioration de l'héliographie et oublier la gravure.

Fin novembre, la notice sur l'héliographie est prête et Nicéphore rédige également un projet d'association avec Daguerre et Lemaître. Il propose (article 2) que : « M Niépce s'engage à confier, sous le sceau de secret, à MM Daguerre et Lemaître, le principe sur lequel repose sa découverte... » à cela Daguerre (plus homme d'affaires que scientifique) répond, le 27 novembre 1829, qu'il préférerait qu'il n'y ait pas « une troisième personne dans la confiance » et revendique l'inscription « héliographie inventée par M Niépce et perfectionnée par M Daguerre »... alors qu'il n'a encore rien fait.

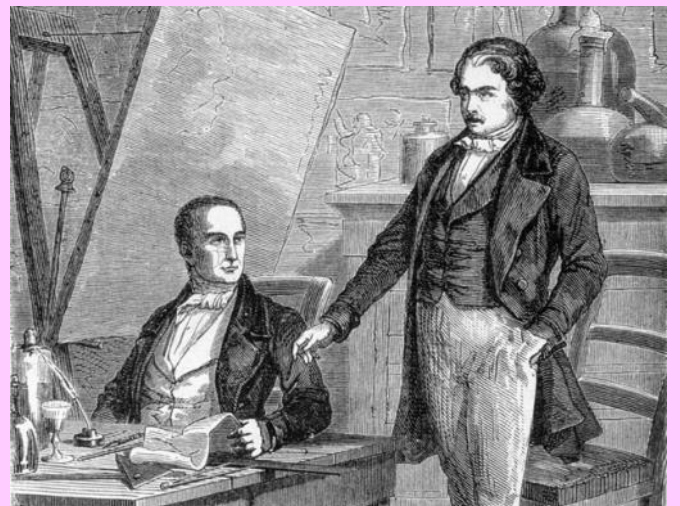
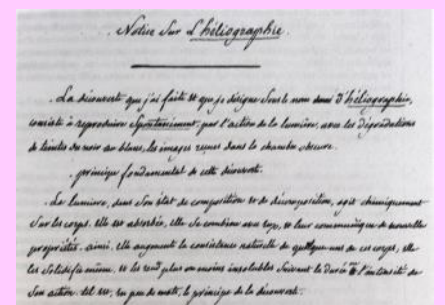
Tout cela est affiné et accepté, puis Daguerre fit le déplacement et arriva à Chalon par la diligence le 14 décembre 1829, date à laquelle fut signé le contrat d'association et la création de la Société Niépce-Daguerre.



Avec son Diorama, Daguerre épate les foules. Mais en ce qui concerne ses recherches...



L'opticien Chevalier va permettre à Niépce d'améliorer ses chambres héliographiques.



L'association Niépce / Daguerre d'après un croquis d'Isidore.

Comment améliorer l'héliographie de Niépce

Les échanges épistolaires avec Daguerre remplacent à présent ceux avec le frère défunt. Sauf que la plupart des lettres de Niépce ne seront pas conservées par son correspondant. Nous comprenons tout de même que, lors de la signature du contrat, les deux chercheurs avaient participé à des essais en commun. Ils avaient aussi jeté les bases d'un langage codé pour communiquer en toute sécurité (l'espionnage industriel ne date pas d'aujourd'hui). Nous avons ce code, dans lequel une centaine de nombres remplacent les noms des produits utilisés... ce qui ne facilite pas la lecture des courriers.

On se rend compte, d'entrée de jeu, qu'ils remettent en cause les principes photochimiques du bitume : est-il sensible à la lumière ou à la chaleur ? Et n'est-ce pas plutôt le dissolvant, l'essence de lavande, qui confère cette sensibilité au vernis ? En plus, il faut poser de longues heures (et même plusieurs jours) en plein soleil. Cette lenteur condamne le procédé. Et comment blanchir le vernis exposé pour obtenir une image positive directe ? Tous deux essayent alors de nouveaux dissolvants et de nouveaux processus.

Cette collaboration à distance n'est pas aisée et Daguerre proposera à Nicéphore de venir le voir dans sa résidence du Gras à Saint-Loup. Cette visite durera une quinzaine de jours, courant juin 1830, période durant laquelle ils essayeront de nouvelles résines et abandonneront (provisoirement) le bitume de Judée. Leur obsession première est d'augmenter la sensibilité de leur vernis et de réduire les temps d'exposition.

Une nouvelle étape est franchie lorsque nous trouvons (lettre de Daguerre du 21 mai 1831) le conseil suivant : « Je pense, d'après de nouveaux essais, que nous devrions nous livrer à des recherches sur l'iode. Cette substance est d'une grande sensibilité à l'impression de la lumière lorsqu'elle est mise en contact avec l'argent poli, mais il y a un degré qu'il ne faut pas dépasser... » Et effectivement, les vapeurs d'iode produisent une couche jaune d'or d'iodure d'argent, très sensible à la lumière, mais qui perd sa sensibilité lorsque les vapeurs la font passer au bleu et aux teintes plus foncées... Avec ce nouveau processus, il semble que Daguerre obtienne une image avec un temps de pose de une heure seulement. Mais les chercheurs ne sont pas au bout de leur peine car non seulement l'image est négative mais en plus on ne sait trop comment la fixer.

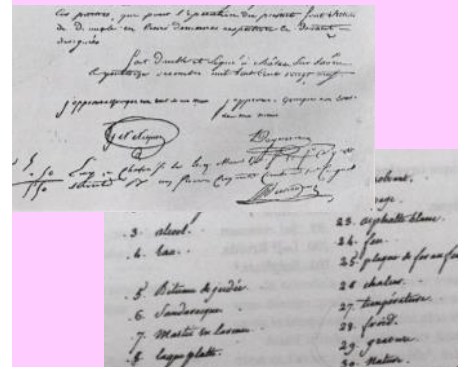
À cela Nicéphore répondit qu'il était bien au courant des vertus de l'iodure et du chlorure d'argent mais, étant dans l'incapacité de d'inverser les valeurs et de les fixer, il avait considéré que ce genre de recherches étaient vaines.

En 1832, un nouveau pas est franchi : le physautotype

Beaucoup d'errements au cours de l'année 1832 pour les deux associés, mais aussi pour Isidore souvent sollicité... et qui suit l'avancée des recherches. Des reniements aussi de la part de Daguerre qui abandonne les résines pour revenir au bitume... et même aux processus de gravure qu'il avait rejetés dès le départ. Fin mai début juin, Daguerre effectue un troisième voyage à Saint-Loup et les deux hommes arrivent à produire un « très beau blanc » avec de nouveaux produits (ils en ont sûrement essayé des centaines) et c'est probablement ce que Daguerre nomme « notre découverte » dans la lettre du 23 août 1832.



3-4 fois, Daguerre se rendit à St-Loup pour travailler avec Niépce.



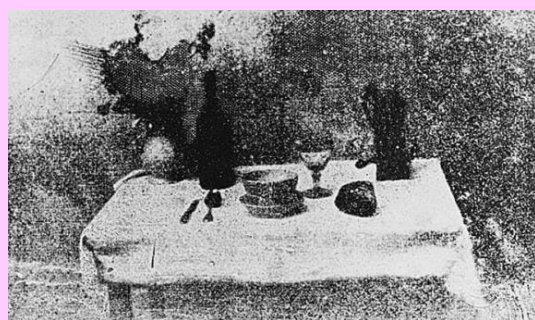
La signature du contrat d'association et le code secret des produits utilisés.

Technique du physautotype

Suivant la matière photosensible utilisée, il en existe de deux types : ceux réalisés par réduction de l'essence de lavande, ceux obtenus à partir de la résine de pin.

Malgré les courriers que nous possédons, il n'est pas évident de comprendre comment nos chercheurs se sont orientés vers ces solutions. Il est à croire qu'ils ont essayé une multitude de produits... et peut-être que les incidents de parcours leur ont ouvert de nouvelles voies. Le plus étonnant est cette essence de lavande utilisée (à l'origine) par Niépce comme dissolvant du bitume. En fait, il a découvert que c'était les résidus de l'évaporation de l'essence de lavande (chauffée à 180°) qui, après des traitements méticuleux, transmettaient à l'alcool une certaine coloration jaune, lequel, étendu sur verre ou sur métal blanc poli, prenait une belle couleur blanche et – miracle – qui était sensible à la lumière. Et cette « chose » bizarre était plus sensible que le fameux bitume de Judée. C'est à se demander ? C'est à se demander si ce bitume servait à quelque-chose ?

Avec ce dernier procédé, JL Marignier obtint des tirages contact en 10 mn (seulement) en plein soleil et un « point de vue » à la chambre en quelques heures (et pas en 3-4 jours). Mais encore faut-il « révéler » l'image. Pour cela, c'est simple : il suffit de l'exposer 5-10 mn aux vapeurs d'un pétrole dés-aromatisé au dessus d'une cuvette. Quand l'image est venue : on retire la plaque... aucun autre traitement n'est nécessaire. Vous venez de réaliser un physautotype.



La première photographie de l'Histoire ?

C'est ce que l'on a cru, un certain temps, car elle avait été datée de 1823-1825.

Voir l'enquête que nous publions à ce sujet.

En fait, cette image est la reproduction de l'unique physautotype connu.

En octobre, cette découverte porte un nom : ils l'ont baptisée le « physautotype ». Quel en était le principe ? À quoi ressemblait-il ? Nous essayerons de comprendre. Pour l'instant, début 1833, Niépce s'inquiète de voir partir son collaborateur en Angleterre pour y monter un Diorama... alors que celui-ci lui indique qu'il travaille aussi sur verre. Nous pouvons imaginer (ses courriers n'ont pas été conservés) que Nicéphore teste en parallèle les trouvailles de Daguerre... et inversement. Nous en sommes d'autant plus persuadés que nous retrouverons divers témoignages (dont celui d'Isidore) ainsi que – et surtout – une épreuve mystérieuse : celle de la « Table servie ». Une enquête a été menée à ce sujet et la lumière a été faite sur cette image, considérée un moment comme la toute première œuvre photographique de Niépce. En fait, ce fut la toute dernière.

Considérée, à moment donné, comme la première photographie de l'Histoire, la mystérieuse « table servie » nous livre son secret

L'histoire de cette fameuse « table servie » est des plus énigmatiques. Nous en connaissons l'image grâce à une reproduction en simili-gravure très ancienne, mais l'original a mystérieusement disparu. C'est fâcheux ! Car elle fut longtemps considérée comme la première œuvre photographique de Nicéphore Niépce. Que savons-nous d'elle ?

Le 22 novembre 1891, Alphonse Davane (vice-président de la SFP, celui qui avait soutenu Ducos du Hauron pour son brevet sur la couleur), Davane donc, inaugure une série de conférences dans le vaste amphithéâtre du Conservatoire des Arts et Métiers. Et il présente cette image « faite à la chambre noire en 1823-1825 par Nicéphore Niépce », épreuve qui lui a été remise par Eugène Niépce son petit-fils. Curieusement, il ne s'étend pas trop sur ce document exceptionnel, censé être la première photographie de l'Histoire. Il ne savait pas comment elle avait été réalisée. Et peut-être avait-il des doutes ?

Puis, il offre l'objet à la SFP pour qu'il soit sauvegardé, et il en fait une reproduction afin d'illustrer le compte-rendu de sa conférence. Et heureusement !

Les expositions qui suivirent (comme celle de l'Exposition universelle de 1900) n'accordèrent pas beaucoup d'attention à cette œuvre, même lorsque Davane dans le « Musée rétrospectif » de l'exposition, publia une nouvelle fois le cliché.

C'est donc dans l'indifférence générale que cette « table servie » démarra sa carrière... jusqu'au 20 février 1920 et une certaine exposition sur les débuts de la photographie au cours de laquelle l'historien G. Pottonnée fit un rappel de la conférence de Davane mais annonça que « l'œuvre originale, photographie sur verre, appartenant à la SFP... n'existait plus. »

Une disparition mystérieuse

À la suite de quoi on enquêta et on examina toutes les hypothèses : perte, vol, prêt sans retour, négligence, destruction accidentelle... Ce qui est évident, c'est que Davane et son entourage de connaisseurs étaient très mal à l'aise avec cette épreuve – sur verre – qui ne correspondait pas à ce que l'on savait des recherches de Niépce. Mais le plus probable, c'est que ce précieux – mais fragile – incunable fut accidentellement brisé, dès le départ, et que la SFP étouffa l'affaire.

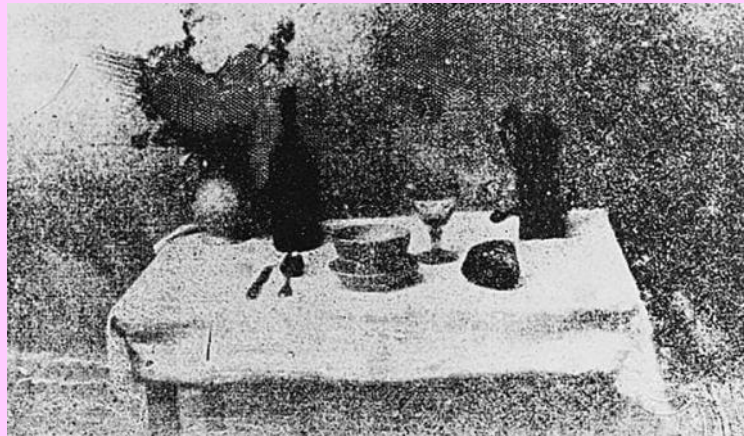
Le plus heureux dans l'affaire, c'est qu'avec l'aveu de sa disparition : elle refit surface. Tous les spécialistes de l'époque, après Pottonnée en 1925, émirent des doutes sur son authenticité ou sur le fait que Nicéphore en aurait été l'auteur. Et cette confusion a perduré durant des décennies... jusqu'en 1992, date à laquelle J.L. Marignier étudia et reconstitua la technique du physautotype.

D'autre part, on retrouva d'autres courriers. Ceux du petit-fils Eugène, où l'on apprend qu'en mai 1890 il avait offert à la SFP « les deux dernières épreuves, avant son association avec Daguerre » (une gravure du

ment l'aspect de ce qu'il vit. Chez Daguerre, c'était des daguerréotypes. Chez Niépce, c'était des physautotypes.

Donc, tous les éléments que nous possédons (courriers de Nicéphore, témoignages d'Isidore et d'Eugène, de l'Anglais Forbes... ainsi que les expériences de Marignier), tous convergent vers la même hypothèse : la « table servie » est un physautotype réalisé par Nicéphore en 1833 (peu de temps avant sa mort).

Nous comprenons que Daguerre ait quelque peu occulté cette étape importante afin de s'attribuer le mérite exclusif de la découverte de son daguerréotype. Nous comprenons aussi qu'Isi-



cardinal d'Amboise, 1824, et une planche d'étain gravée « le joueur ». Puis, c'est Davane qui confia, parlant de la « table servie » : « M. Niépce (Eugène) m'en a fait don à l'occasion du mariage de sa fille » (même époque, mai 1890). On peut donc en déduire que cette « table servie » date de l'association avec Daguerre.

La « table servie » est un physautotype

Enfin, il a été retrouvé le témoignage décisif d'un historien anglais, James David Forbes, venu visiter Daguerre et Isidore Niépce en 1839. « Il me montra des spécimens de l'art de son père à la fois sur plaque d'argent et sur verre. Dans les paysages les détails étaient très imparfait excepté au centre. Quelques-unes des natures mortes sur verre de Niépce étaient très bonnes ». Puis, en grand connaisseur qu'il était, Forbes décrivit minutieuse-

dore, lié par contrat, n'en eut parlé qu'à ses proches. Mais il est vraiment déplorable que personne n'ait déposé en lieu sûr, et sauvegardé, les nombreuses pièces du puzzle concernant l'invention de la photographie. Une seule image sur étain est parvenue jusqu'à nous (celle d'Austin) ; tous les autres essais (papier, pierre, cuivre, étain, verre...), des centaines sûrement, ont été détruits ou perdus... et l'unique physautotype retrouvé a été accidentellement brisé.

Heureusement, les daguerréotypes ont envahi la planète, nous en connaissons des milliers... Merci monsieur Daguerre... mais il aurait été honnête de ne pas avoir occulté l'antériorité et l'apport du travail de votre associé.

Tous les éléments de cet article proviennent des documents et notes publiés par Manuel Bonnet et J.L. Marignier dans l'ouvrage « NIEPCE correspondance et papiers »

Juillet 1833 : disparition inattendue de Nicéphore Niépce

La nouvelle est aussi cruelle que soudaine. Alors que le 4 juillet 1833, Nicéphore écrit à son fils pour lui parler du concert d'opéra qui sera donné le soir même à Chalon, il décède brutalement le lendemain, 5 juillet 1833 à 7 heures du soir, d'une attaque foudroyante d'apoplexie (ce que l'on appelle aujourd'hui : accident vasculaire cérébral). Il avait 68 ans.

Le 12 juillet, Daguerre adresse ses condoléances à Isidore en lui disant son abattement provoqué par la mort de son père. « *Elle me retire tout courage en ce moment, il nous faudra pourtant au contraire redoubler d'ardeur en pensant que nous immortaliserons son nom par la publication de sa découverte.* » Au terme de leur contrat, c'est en effet Isidore qui succède à son père. Sauf que Daguerre fera le contraire de ce qu'il annonce ; il tirera la couverture à lui, tiendra Isidore éloigné de ses dernières avancées et fera tout pour occulter le travail de son ancien associé.

Heureusement que Nicéphore avait rédigé, fin 1829, sa notice sur l'héliographie, heureusement qu'Isidore se tenait au courant de ses travaux... Mais où sont passés les très nombreux essais et les quelques réussites qui furent les jalons de quinze années de recherches ? Ils étaient dignes de rentrer dans les musées. La disparition soudaine de Nicéphore est sans doute l'explication de ce vide. Il ne sera pas le seul à se laisser (momentanément) effacer. Comme lui, d'autres chercheurs n'ont pas toujours été conscients de l'importance de leurs découvertes, ont oublié de travailler à leur notoriété, ou ne se sont pas suffisamment battus pour laisser une trace.

L'associé ne sera pas trop bavard sur le physautotype, mais les quelques renseignements fournis par les deux inventeurs ont permis à J.L. Marignier (chercheur au CNRS) de retrouver les techniques utilisées, de les tester, et de nous en faire part. Il était intéressant de comprendre cette étape cruciale avant de suivre Daguerre dans la poursuite de ses recherches.

Daguerre et Isidore poursuivent les recherches

Au cours des années 1833-1834, les relations entre Daguerre et Isidore sont très cordiales ; sauf que le premier est très occupé par la confection de nouveaux tableaux pour son Diorama et que le second suit les recherches en dilettante, intéressé avant tout par la commercialisation d'une découverte qui pourrait résoudre ses problèmes financiers. Nous apprenons aussi que sa mère (la veuve de Nicéphore) a quitté le Gras à Saint-Loup pour venir habiter avec lui dans le domaine de Lux. Elle a ainsi rapatrié les appareils, ustensiles, travaux et papiers de Nicéphore... qui finiront ensuite au musée de Chalon.

Les bonnes relations dont il est question vont finir par se dégrader lorsque Daguerre remettra en cause certains termes du contrat initial de 1829. Il cherche, en effet, à obliger Isidore à signer un avenant (proposé le 9 avril 1835).

Daguerre estime :

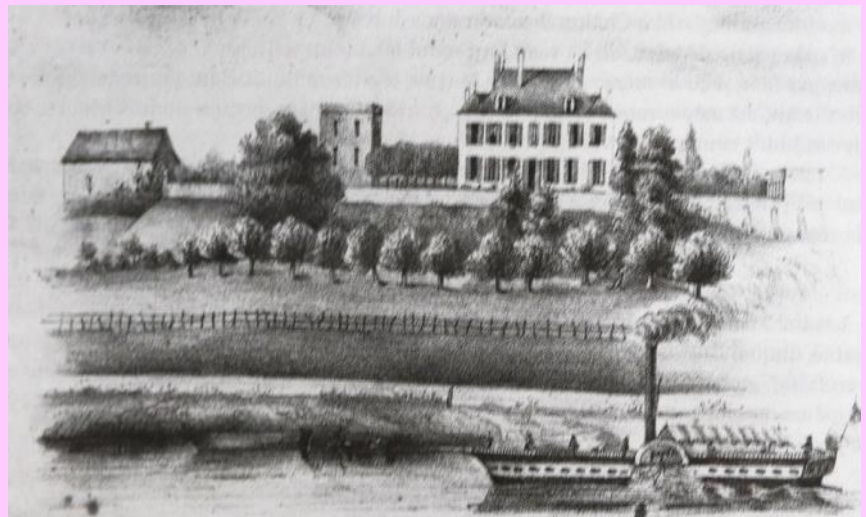
1. « *que la découverte ayant éprouvé de grands perfectionnements par la collaboration de M Daguerre, les dits associés reconnaissent qu'elle est parvenue au point où ils désiraient atteindre, et que d'autres perfectionnements deviennent à peu près impossibles.* »
2. « *que M Daguerre ayant à la suite de nombreuses expériences, reconnu la possibilité d'obtenir un résultat plus avantageux, sous le rapport de la promptitude, à l'aide d'un procédé qu'il a découvert, et qui, remplacerait la base de la découverte exposée dans le traité provisoire de 1829...* »

En clair, il estime que les découvertes communes sont arrivées à leur terme et n'ont pas d'avenir et qu'il a l'intention de les oublier au profit d'un mystérieux procédé qu'il a découvert seul (celui qu'il nommera daguerréotype)... dont il aurait dû informer Isidore.

Celui-ci protestera mais signera tout de même. Il poursuivra ses expériences mais Daguerre ne fera rien pour l'aider. Il avouera même que lors de la signature début mai à Paris : « *Je quittai M Daguerre peu de jours après, et je revins chez moi. Il ne m'avait rien dit de ses travaux ; il ne m'avait entretenu que de ses espérances...* »



Même si Daguerre s'est montré peiné de la disparition de son associé, nous allons voir qu'il ne va pas tarder à prendre les choses en main et à imposer à Isidore une modification du contrat. Isidore qui habite le domaine de Lux près de Chalon (gravure ci-dessous) et dans lequel il héberge désormais sa mère. Le domaine du Gras ayant été mis en vente.



Images négatives ? Ou positives ?

Est-ce que les images de Niépce et de Daguerre étaient négatives ou positives ? On a beaucoup polémique sur cette question.

Pour que les images soient positives, il aurait fallu que les hautes lumières soient traduites par des blancs, les tons moyens par des gris, et les basses lumières par des noirs. Alors, déjà, le bitume qui blanchit à la lumière : c'est une légende. Les dégradés des tons moyens sont pratiquement inexistantes. Reste le noir... qui est une absence de matière sur le support (étain ou argent poli), un miroir donc, qui peut refléter de la lumière – ou pas – selon son orientation.

Ainsi donc, que nous ayons en main une héliographie au bitume, un physautotype ou un daguerréotype, ils pourront apparaître en négatif ou en positif avec un simple changement d'orientation.

La découverte de l'image latente et de son développement

Le 4 août 1835, Daguerre confirme à Isidore « *que nous abandonnerons ce procédé pour le nouveau* ». Il se dit satisfait de ce qu'il a obtenu mais parle de manière ambiguë d'un « certain lavage » (le fixage) pour achever le traitement et « *arriver à la perfection* ».

Est-ce qu'à cette date il a déjà mis au point son daguerréotype ? Toujours est-il qu'il laisse fuir quelques informations sur sa découverte dans le Journal des Artistes du 27 septembre 1835. Alors sur quoi a-t-il réellement travaillé jusqu'en 1839 (date de l'annonce officielle) ? Il se disait toujours très occupé mais se montrait surtout discret et méfiant sur ce qu'il pouvait communiquer. Il semble cependant, qu'après la mort de Niépce en 1833, il se soit livré à l'expérimentation de très nombreux produits et que, d'après ses contemporains, son éducation scientifique insuffisante « *le livrait à tous les hasards des tâtonnements incertains* ». Il paraît qu'il changeait souvent de droguiste afin que nul ne comprenne sur quels produits il travaillait. Et c'est ainsi que certains hasards le mirent sur la voie de solutions qu'il n'imaginait même pas.

Pour lui, la qualité des images obtenues par Niépce était insuffisante, et surtout, il fallait qu'il rende ses processus beaucoup plus rapides. L'étape intermédiaire du physautotype était également loin de le satisfaire. Même l'apparition de l'image sur l'iodure d'argent de ses futurs daguerréotypes était beaucoup trop lente. Il surveillait le noircissement de sa plaque au moyen d'un petit orifice de sa chambre noire... mais il fallait attendre 1, 2, 3 heures...

Il n'avait pas encore compris qu'une empreinte invisible s'incrétait beaucoup plus rapidement dans l'iodure d'argent... et qu'en 10 mn on pouvait obtenir ce que nous appelons une image latente. Comment a-t-il découvert que cette empreinte invisible pouvait être « développée » et devenir visible ? Encore une fois : par le plus grand des hasards. [Lire l'encadré ci-contre]

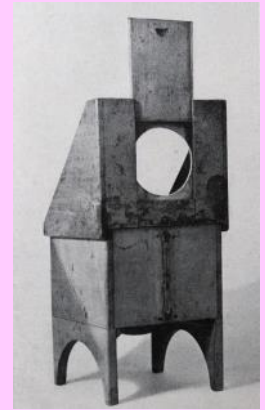
Il semble qu'il ait découvert cela en 1835 puisque dans ses courriers de fin d'année, il annonce à Isidore qu'il a gagné « *soixante fois plus de promptitude* ». Et il confirme le 15 décembre 1835 « *qu'il ne faut pas plus de trois ou quatre minutes* » pour obtenir ce qui lui prenait au mieux 3 h avec l'ancien procédé. « *J'ai même l'espoir de parvenir à faire le portrait et ce n'est pas trop présumer du moyen* ». Il semble cependant, qu'à cette époque, il cherche encore le bon moyen de fixer ses épreuves. Ce n'est qu'en février 1837 qu'il annonce à Isidore qu'il est arrivé à stabiliser ses images... sans doute avec son « lavage » à l'eau chaude saturée en sel marin ? Le vrai fixage à l'hyposulfite de soude sera introduit par John-William Herschel (astronome, physicien et chimiste britannique) qui avait découvert les vertus de ce produit. C'est lui, par ailleurs, qui imposera le terme de photographie, à partir de 1839.

Le daguerréotype : Un nouveau procédé... ... et un nouveau contrat

En juin 1837, Isidore Niépce fera un séjour à Paris afin de découvrir (pense-t-il) le nouveau procédé de Daguerre et de mettre au point diverses formalités concernant la publication et l'exploitation de l'ensemble des découvertes. Et puis... son associé vient de lui proposer une nouvelle modification de leur contrat. Celui-ci considère en effet que son nouveau procédé n'a rien à voir avec celui de son père (le bitume de Judée), ni même avec le second (le physautotype) sur lequel ils ont conjointement travaillé. Il revendique pour lui seul le mérite d'une découverte qu'il entend baptiser : le daguerréotype.

Isidore prend assez mal cette affaire, mais devant la menace de Daguerre de reprendre à son compte son invention propre et de ne publier, pour l'instant, que les deux premiers procédés, la mort dans l'âme, il signe une nouvelle fois

Nous voyons bien qu'au delà de la courtoisie de façade, des attentions multiples et des petits cadeaux qu'ils se font, c'est Daguerre qui avait pris les choses en main et qui se comportait en homme d'affaires. Mais, rendons lui justice : le daguerréotype était vraiment son invention et il n'avait nullement l'intention d'occulter le travail de Niépce, son prédécesseur, puisqu'il demandait (encore en juillet 1837) à



La boîte à mercure de Daguerre.

L'anecdote de la découverte

Daguerre l'a racontée à un chimiste allemand, le professeur Ostwald.

Ayant tenté une exposition à la chambre et ne voyant rien venir, il décida d'interrompre l'opération et de conserver la plaque à l'abri de la lumière pour une utilisation ultérieure. Il l'enferma dans un casier où étaient stockés divers produits chimiques. Lorsqu'il vint (le lendemain?) récupérer sa plaque, il se rendit compte que l'image était apparue. Par quel miracle ? Du mercure avait été renversé dans ce casier et il lui vint à l'esprit qu'il pourrait être l'heureux fautif. Il renouvela donc l'expérience, une multitude de fois, en plaçant ses plaques exposées au-dessus d'une cuvette (chauffée) de mercure. Et le miracle se reproduisit. Le mercure se déposait uniquement et proportionnellement sur les parties éclairées de l'image.



Daguerréotype réalisé par Daguerre en 1837 (16x21). Un des tout premiers du monde d'après Potoniée. (collection de la SFP)

Un nouveau procédé : le daguerréotype (suite)

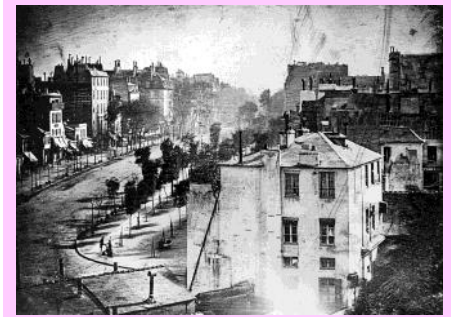
son fils Isidore de produire de nouveaux physautotypes, plus parfaits, afin d'accompagner la publication qui devait récapituler chronologiquement l'ensemble des recherches. De plus, le partage 50/50 des retombées financières était toujours à l'ordre du jour. Ce qui explique que Isidore ait consenti à signer.

Une souscription doit être lancée afin de financer la publication à venir. Mais Isidore, malgré son amertume ne se fait plus trop d'illusions sur l'intérêt de ses travaux (autre qu'historique) et de ceux de son père. D'ailleurs, il écrit le 1^o novembre 1837 à Daguerre : « *Tandis qu'il me fallait presque une journée pour faire une épreuve, vous, il vous faut 4 minutes. Quel avantage énorme ! Il est si grand, que bien certainement personne, en connaissant les deux procédés, ne voudrait employer l'ancien.../... Ainsi je pense qu'on peut se borner à le mentionner, pour faire connaître les deux procédés, dont le vôtre seul doit obtenir la préférence.* »

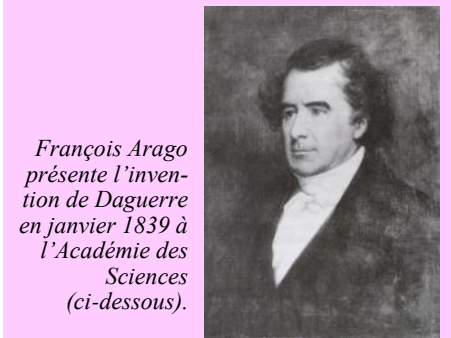
Au cours de l'année 1838, nous apprenons que la souscription ne marche pas fort et que les deux hommes parlent de trouver une société qui se chargerait de l'exploitation... mais aussi, ils envisagent de proposer l'invention en Allemagne ou en Angleterre... pays qui aurait, paraît-il, proposé « *d'acheter le secret de l'invention pour 10000 livres sterling plus une rente viagère* ».



Voici l'ensemble de matériels et de produits nécessaires à la réalisation d'un daguerréotype en 1839.



Le boulevard du Temple est à classer parmi les premières vues de Paris réalisées par Daguerre. Comme Notre-Dame de Paris (avant la construction de la flèche de Viollet-le-Duc (ci-dessous).



François Arago présente l'invention de Daguerre en janvier 1839 à l'Académie des Sciences (ci-dessous).



Grâce à François Arago, l'État français achète le daguerréotype

Enfin, Daguerre arrive à rencontrer Arago (François Arago, astronome et physicien, est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et il sera aussi un homme d'état influent). Il explique à Isidore (lettre du 2 janvier 1839) que le savant est émerveillé et complètement acquis à leur cause. Pour lui, la solution est de faire acheter la découverte par le Gouvernement... et il se charge d'entreprendre les démarches.

Le 7 janvier 1839, Arago présente l'invention à l'Académie des Sciences. Et la presse annonce la découverte. Découverte que les deux associés étaient prêts à céder contre la somme de 200 000 Fr (à partager moitié/moitié). Arago est officieusement chargé de négocier par le gouvernement de Louis Philippe... mais plutôt une rente viagère.

La publicité donnée à l'événement réveilla alors certaines velléités outre-manche. Henry Fox Talbot se souvint qu'il avait fait lui aussi des recherches sur la fixation des images (à partir de 1833) et il adressa, fin janvier, une réclamation formelle de priorité. À cela, Arago répondit que la priorité revenait de tout évidence à Nicéphore Niépce. « *Nous avons des preuves authentiques, des preuves légales, qu'en 1826, M Niépce savait engendrer des images...* » Et donc, à ce moment là, Arago n'ignorait absolument pas la part prise par Nicéphore Niépce dans l'invention de la photographie, puisqu'il faisait de son associé Daguerre, son légitime héritier.

Le Diorama part en fumée... mais le daguerréotype est sauvé.

Avant que la Chambre des députés examine le projet (ça sera fait le 15 juin 1839), un dramatique incendie détruisit, le 8 mars 1839, les bâtiments du Diorama de Paris (quartier de l'actuelle place de la République). On se doute du préjudice pour Daguerre, qui devra batailler avec les assurances pour être indemnisé.

Nous avons retrouvé un compte-rendu de l'officier des sapeurs-pompiers qui mentionnait que Daguerre avait couru vers lui en s'écriant : « *Pour Dieu, monsieur l'officier ! Laisser brûler le Diorama j'en ai fait le sacrifice ; mais je vous en conjure... empêchez la flamme d'arriver au cinquième étage de cette maison ; vous me rendrez, vous rendrez au pays un immense service ! ... Ah ! de grâce, tâchez que je ne fasse pas naufrage au port...* » Daguerre venait de désigner l'étage supérieur de la maison qu'il habitait alors, rue des Marais. De toute évidence, il conservait là le fruit de ses recherches sur son fameux daguerréotype. Cette perte lui aurait été fatale.



La maison de la rue des Marais où habitait Daguerre jouxtait son Diorama. Elle fut sauvée de l'incendie in-extremis. C'est dans les étages supérieurs que l'inventeur avait établi son laboratoire.

La France offre l'invention de la photographie au monde entier

L'ordonnance est finalement signée le 7 août 1839 par Louis-Philippe. Est-ce pour aider Daguerre à faire face à l'adversité que le Gouvernement va le privilégier ? Il propose en effet, pour racheter l'invention, une pension de 6000 Fr à Daguerre et de 4000 à Niépce. Ce qui est tout de même très éloigné de ce qu'ils pouvaient espérer. On justifia cette disparité par l'abandon des secrets (?), également sur le Diorama qui venait d'être détruit.

C'était peut-être mérité mais Isidore ne fut pas dupe de la manœuvre... et même un peu amer d'apprendre du même coup que Daguerre allait être fait officier de la Légion d'Honneur. Il se consola avec le viager de 4000 Fr qui était bon à prendre. Il allait pouvoir respirer... mais pas vraiment rembourser les dettes contractées (il faudra vendre de nouveaux biens). Rappelons nous : les recherches de Claude et Nicéphore Niépce, ainsi que les siennes avaient complètement ruiné la famille.

Le 19 août 1839, lors d'une séance publique solennelle et commune à l'Académie des Sciences et à l'Académie des Beaux-Arts, François Arago, présenta dans le détail la découverte de Daguerre. Il retraça tout l'historique des recherches (fort anciennes) qui amena tout d'abord Nicéphore Niépce à enregistrer dans le bitume de Judée les premières images. S'appuyant sur les témoignages de Daguerre et sous le contrôle du chimiste réputé qu'était Jean-Baptiste Dumas (futur secrétaire perpétuel de l'Académie), il fit une analyse technique du procédé (voir ci-contre) et en attribua tous les mérites à Daguerre. Les secrets dévoilés, le monde entier allait pouvoir bénéficier gratuitement de la découverte.

Ce fut une véritable consécration pour l'inventeur, lequel, début septembre, publia sa première brochure sur le daguerréotype. Encore une fois, à trop vouloir se mettre en valeur, il commençait à être un peu gêné d'avoir occulté l'associé qui lui avait tout de même mis le pied à l'étrier. Isidore, qui n'appréciait pas trop son comportement avait l'intention de réagir (c'est ce qu'il dit à sa mère en septembre) mais finalement, il attendra août 1841 pour publier sa version de « L'historique de la découverte... ». Comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre « réhabilitation » sa mise au point ne fit pas très plaisir à l'Académie. Mais un mouvement était enclenché et de nombreuses personnalités qui avaient été en contact avec Nicéphore et qui étaient au courant de ses travaux (même en Angleterre comme l'estimé M Bauer) eurent l'honnêteté de témoigner. La réhabilitation était en marche...

Que dire d'autre sur les relations entre Daguerre et Isidore... si ce n'est que les deux associés avaient passé un contrat en juin 1839 avec la société Alphonse Giroux et Compagnie pour la fabrication et la commercialisation (en France et à l'étranger) du matériel nécessaire à la daguerréotypie. Il a été dit que Daguerre aurait ainsi fait fortune. Toujours est-il qu'il se retirera à Bry-sur-Marne où il décédera le 10 juillet 1851. La Société libre des beaux-arts élèvera un monument sur sa tombe avec l'inscription suivante : « À Daguerre, peintre, chimiste, inventeur de la photographie ».



Gros succès du daguerréotype aux États-Unis dès 1840 (ici: les chutes du Niagara).

Principe du daguerréotype

Il est détaillé dans la brochure publiée par Daguerre en 39, mais également dans l'exposé qu'en a fait Arago, le 19 août. Rien de très pédagogique, car devant le monde savant de l'Académie, Arago ne se contente pas de décrire le procédé, ni les phénomènes qu'il a pu lui-même reproduire et vérifier mais il tente également de les expliquer. Or, comprendre les réactions photochimiques mises en œuvre nous dépasse (encore) quelque peu.

Dans la lecture des paragraphes précédents, vous avez compris que la préparation de la couche sensible se faisait à partir d'une plaque de cuivre « plaquée » d'argent (par électrolyse?) ; qu'il fallait qu'elle soit soigneusement polie et nettoyée avant d'être exposée aux vapeurs émises par des cristaux d'iode. Il se formait alors à la surface de cette plaque de l'iodure d'argent dont la couleur évoluait, la plus favorable étant un certain jaune d'or, qui correspondait au maximum de sensibilité. Ceci se faisait à l'abri de la lumière, bien évidemment.

La plaque était donc installée dans la chambre noire pour un temps de pose d'au maximum 10 mn pour un sujet en plein soleil. Elle était alors placée dans un autre boîtier où l'on chauffait du mercure (75°). Laissons parler Arago : « Cette vapeur mercurielle produit aussitôt le plus curieux effet. Elle s'attache en abondance aux parties de la surface de la plaque qu'une vive lumière a frappées ; elle laisse intactes les régions restées dans l'ombre.../...En s'aidant de la faible lumière d'une chandelle, l'opérateur peut suivre, pas à pas, la formation graduelle de l'image ; il peut voir la vapeur mercurielle, comme un pinceau de la plus extrême délicatesse, aller marquer du ton convenable chaque partie de la laque. L'image de la chambre noire ainsi reproduite, on doit empêcher que la lumière du jour ne l'altère. M Daguerre arrive à ce résultat, en agitant la plaque dans de l'hyposulfite de soude, et en la lavant ensuite avec de l'eau distillée chaude. »

En 39, Daguerre était donc au courant des vertus de l'hyposulfite. Les valeurs de l'image sont bien nuancées ; et l'image apparaît donc en positif lorsqu'elle est observée avec la bonne inclinaison. Pas de grain dans cette image ; sa définition dépend de la qualité de l'objectif. Elle sera par la suite protégée par un vernis.

Le daguerréotype apparaît comme un procédé magique et il va conquérir le monde entier où il régnera en maître une bonne dizaine d'années. Sauf que cette image est unique et c'est pour cela que le procédé négatif/positif de Talbot (et surtout les plaques de verre) viendra progressivement le concurrencer.



C'est la gloire pour Daguerre, photographié ici par son procédé.
Ci-contre, le décret royal de rachat ainsi que la publication dévoilant tous les secrets de l'invention.

Le daguerréotype... ... plus de vingt ans de règne

On ne saurait conclure cet historique sur la naissance de la photographie sans souligner le formidable accueil du daguerréotype dans le monde entier... et en particulier aux États-Unis. Il régnera en maître une vingtaine d'années auprès d'une foule de nouveaux professionnels et d'une clientèle fortunée... désireuse de « se faire tirer le portrait ». Vingt ans et plus, au détriment des autres procédés qui voient également le jour à la même époque : en Angleterre avec Fox Talbot (et son calotype négatif/positif), en France avec Hippolyte Bayard (qui propose même un positif direct sur papier)... puis avec Blanquart-Evrard pour les tirages papier et Niépce-de-Saint-Victor qui mettra au point les plaques de verre... avant que n'apparaisse le fameux collodion humide.

C'est donc ce précieux daguerréotype – non duplicable – qui a la faveur des foules, des artistes, et de ceux qui en vivent, puisque encore en 1860, ils prétendent que « ce procédé offre une perfection que rien n'a surpassé ».

Il est vrai que le système d'origine, labellisé par Daguerre et la société Giroux, n'a pas cessé d'être amélioré. À commencer par les optiques pour lesquelles on apprend à corriger les aberrations. Chevalier et Petzval sont les premiers à proposer de vrais objectifs... ainsi que des chambres soignées de tailles réduites (utilisant des $\frac{1}{4}$ de plaques). En 1842, John Plumbe, aux États-Unis, propose un appareil destiné au portrait doté d'un objectif particulièrement ouvert.

Pas facile de se faire « tirer le portrait »

Il faut dire que se faire tirer le portrait pouvait être un vrai calvaire. Il fallait parfois rester près de 10 mn sans bouger, exposé au soleil sous une verrière. Et on avait conçu pour cela divers supports afin d'immobiliser la tête et les membres du client. Il était donc utile de faire descendre les temps de pose aux environs de la minute. Mais malgré ces contraintes, tous ceux qui en avaient les moyens voulaient se faire photographier. En 1850, on dénombrait plus de 80 studios dans New-York.

Les professionnels qui ont respecté les règles de l'art ont produit des documents remarquables. Nous connaissons des milliers de clichés (paysages, architecture, portraits) qui sont les premiers témoignages photographiques de toute une époque. De nombreux personnages, anonymes ou célèbres, nous ont laissé leur portrait. Cette vérité photographique était nouvelle... mais pas totale. Pour certains, il manquait la couleur ! C'est ainsi que divers photographes se sont mis à rehausser ces portraits de quelques teintes... et ceci manuellement, au pinceau. La technique était délicate et le rendu incertain.

Comment redonner des couleurs au monde de la photo

Qui n'avait pas rêvé, déjà à l'époque d'arriver à fixer les couleurs très aléatoires que divers chercheurs, comme Daguerre d'ailleurs, voyaient parfois apparaître sur leurs plaques. Qui n'a pas recherché le produit miracle qui prendrait (et conserverait) la couleur de la lumière : la fameuse « surface caméléon » dont nous parle Alcide Ducos du Hauron.

Certains prétendent que si Daguerre avait tardé à proclamer son invention, c'est qu'il espérait arriver à capter la couleur. En avait-il parlé à Arago ? Lequel avait laissé entendre en 1839 : « Il serait certainement hasardeux d'affirmer que les couleurs naturelles des objets ne seront jamais reproduites dans les images photographiques ». Et en effet, dès cette époque, divers chercheurs travailleront sur une « méthode directe »... qui sera une impasse. Puis, en 1869, deux inventeurs inspirés développeront une méthode indirecte basée sur la trichromie. Il s'agit, bien sûr, de Charles Cros et de Louis Ducos du Hauron. Ce dernier présentera en mai 1869 à la Société française de photographie deux épreuves qui lui vaudront le titre d'inventeur de la photo-couleur.

C'est lui qui nous a amené à nous intéresser à l'histoire de la photographie et (presque par accident) à Nicéphore Niépce, grâce à la compilation de documents publiée par Bonnet / Marignier. Vous l'avez compris, nous nous sommes passionnés pour le sujet... comme nous l'avons fait à propos de notre compatriote Ducos auquel nous avons dédié ce site.

Remarquez, cette longue digression sur Niépce et Daguerre n'est pas tout à fait hors sujet.



En 1840, tout le monde veut se faire tirer le portrait. (caricature de Daumier)



Bel objectif pour cet appareil de 1842 de Jr. Plumbe de Boston.

Le 1/2 plaque de Chevalier (Paris 1841), muni de son prisme redresseur. Car l'image du daguerréotype est inversée latéralement.

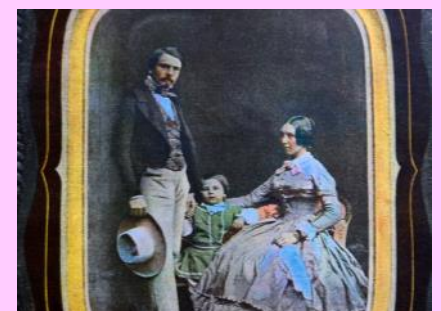
Il faut donc : soit changer les décorations de côté, soit prendre la photo dans un miroir à 45°



Document d'une incroyable qualité : la relève de la garde devant les Tuileries en 1848 (palais incendié en 1871).



Ci-contre, Honoré de Balzac n'a pu résister à la satisfaction de se faire tirer le portrait.



Le grand luxe : un daguerréotype colorié.